

... dans le monde...
... images télévisées...
... Rwanda...
... cauchemar éternel...
... peur primaire...

Cela faisait longtemps que je rêvais d'aller au Rwanda. Non, "rêver" n'est pas le mot. Cela faisait longtemps que je voulais exorciser le Rwanda. Me rendre à l'endroit même où ces images télévisées avaient été filmées. Ces images qui avaient traversé le monde en un éclair et laissé une marque d'horreur dans tous les esprits. Je ne voulais pas que le Rwanda reste un cauchemar éternel, une peur primaire.

Je parlais avec une hypothèse : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur.

Bien sûr, je ne formulais pas les choses comme cela. Je voulais juste y aller parce qu'il fallait que j'y aille.

Parfois, quelqu'un vous dévoile un secret que vous n'avez pas sollicité. Vous êtes alors écrasé par un savoir trop lourd. Je ne pouvais plus garder le Rwanda enfoui en moi. Il fallait crever l'abcès, dénuder la plaie et la panser. Je ne suis pas médecin mais je pouvais quand même essayer de m'administrer les premiers soins.

qui démarre, la voisine qui appelle son enfant. Des silhouettes se découpent contre les fenêtres, spectacles d'ombres chinoises derrière des rideaux tirés. La nuit ressemble à toutes les autres.

La lune est un demi-cercle parfait. Les étoiles retiennent leurs secrets douloureux. Rien ne traverse l'opacité.

Il faut remonter la nuit de tous les temps, revenir à la grande frayeur, l'époque où les êtres, face à leur destin, n'avaient pas encore découvert leur humanité. Des terreurs obscures guidaient leurs pas. Il faut se rappeler la peur physique de l'Autre.

Tes peurs sont-elles plus effrayantes que les miennes ? Dans ton abîme, descends-tu plus loin que moi ? Quel sacrifice accepterais-tu de faire pour garder ton humanité ?

Es-tu prêt pour ce rendez-vous inconcevable avec la mort dénaturée par la cruauté ?

Car il faut bien un jour s'arrêter net pour se regarder en face, partir à la recherche de ses propres frayeurs enfouies sous une apparente tranquillité.

Que mes yeux voient, que mes oreilles entendent, que ma bouche parle. Je n'ai pas peur de savoir. Mais que mon esprit, au grand jamais, ne perde de vue ce qui doit grandir en nous : l'espoir et le respect de la vie.

Oui, porter aussi son attention sur la vie qui coule : gestes quotidiens, mots ordinaires. La vie de tous les jours telle qu'elle est.

Tout comme dans certaines îles du Pacifique, les gens reviennent s'installer au pied des volcans éteints pour cultiver les terres fertiles, Kigali se dépouille de son passé et endosse les habits d'une nouvelle existence.

La politesse des gens, leurs regards étonnés quand ils vous voient passer, leurs rires francs finissent par nous laisser sans repères. Devant tant de tranquillité, comment concevoir la violence qui a parcouru ces mêmes rues, emprunté ces mêmes détours, investi ces mêmes lieux ?

Il faut beaucoup de temps pour accepter que des fruits aient pu mûrir sur les arbres plantés dans cette terre de douleurs.

Les vestiges de la guerre sont rares dans la ville mais les mémoires foisonnent d'images empoisonnées. Sans tambour ni trompette, la vaste majorité des êtres porte sa déchirure dans l'âme et trouve encore l'incroyable force de vivre le temps ordinaire qui reprend : les montres ont été remises à l'heure, les calendriers raccrochés aux murs, les livres ramassés dans la poussière, les photos retrouvées et recollées, sorties du passé et de l'oubli. Des gestes sans importance mais qui ont une valeur si grande qu'ils imposent le respect à toutes les générations.

La vérité se trouve dans le regard des hommes. Les paroles ont si peu de valeur. Il faut aller sous la peau des gens. Voir ce qu'il y a à l'intérieur.

Le Mal change de tactique et de champ de bataille. Il surgit là où nous avons baissé la garde.

ÉGLISE DE NYAMATA

Site de génocide.
+ ou - 35 000 morts.

La femme ligotée.
Mukandori. Vingt-cinq ans. Exhumée en 1997.
Lieu d'habitation : Nyamata centre.
Mariée.
Enfant ?

On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. Elle a été déposée sur une couverture souillée, devant des crânes bien rangés et des ossements éparpillés sur une natte.

Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée. Elle porte encore une couverture sur les épaules mais le tissu est maintenant incrusté dans la peau.

Elle est là pour l'exemple, exhumée de la fosse où elle était tombée avec les autres corps. Exposée pour que personne n'oublie. Une momie du génocide. Des bouts de cheveux sont encore collés sur son crâne.

LES ARMES

Grenades, fusils, marteaux, gourdins à clous, haches, machettes, houes.

Les machettes venaient de France et de Chine.

Des mines dans la campagne.

Pour effacer les traces, les crânes pouvaient être brûlés.

On dit aussi que lorsque les forces des Nations unies sont arrivées, les soldats ont ramassé les cadavres.

Seuls les corps que l'on a pu identifier par la suite ont été enterrés selon les rites. Tous les autres sont là, pour témoigner, et n'auront pas de sépulture. Ce ne sont que des ossements.

Les crânes de couleur noire sont ceux trouvés dans les latrines ou enfouis dans le sol. Ceux

qui sont blancs ont été trouvés dans la nature, entre les hautes herbes.

Mais ces morts-là crient encore. Le chaos est toujours palpable. Les événements sont trop récents. Ce n'est pas un mémorial mais la mort mise à nu, exposée à l'état brut.

L'horreur de la terre souillée et du temps qui passe en déposant des couches de poussière. Les os des squelettes-carcasses se désintègrent sous nos yeux. La puanteur infecte les narines et s'installe dans les poumons, contamine les chairs, infiltre le cerveau. Même plus tard, plus loin, cette odeur restera dans le corps et dans l'esprit.

Des gerbes de fleurs desséchées ornent les ossements.

Vus à travers les trous laissés par des grenades dans les murs de l'église : tas d'os, crânes, vêtements terreux, objets épars, brisés, meubles renversés.

C'est le 15 avril 1994 de 7 h 30 du matin à 14 heures que le massacre s'est déroulé à Nyamata. Plusieurs milliers de personnes avaient trouvé refuge dans l'église et ses annexes. Des gens occupaient aussi le bureau du prêtre et les locaux administratifs. Beaucoup dormaient à la belle étoile dans la cour, serrés les uns contre les autres.

Non loin de là, certains s'installèrent dans une maternité parmi les femmes enceintes et les nouveau-nés.

Les autorités avaient demandé à la population de se regrouper : "Rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger."

A la fin de la guerre, ce sont les rescapés qui ont ramassé les squelettes et les ossements

De quoi l'avenir sera-t-il fait ? Qui peut jurer que cela ne recommencera plus si la haine possède encore les cœurs ? Il faut désamorcer le cycle de la violence. Continuer à dénoncer toute forme de massacre. Chaque jour, la mort tisse sa toile.

QUARTIER MIGINA, PRÈS DU STADE D'AMAHORO
A KIGALI

Nelly.

La petite maison a été transformée en buvette. Les murs sont peints en bleu criard. Un artiste a dessiné un gros bonhomme qui tient une femme par la taille devant des bouteilles de bière. Derrière, un énorme préservatif jaune semble veiller sur eux.

Nelly est assise à l'ombre de la terrasse. Elle porte un chapeau qui cache la moitié de son visage et une robe longue à fleurs. Son corps est trop mince, presque maigre.

Dès qu'elle nous aperçoit, elle se lève et nous interpelle. Elle dit des choses incohérentes, elle gesticule. Sur son visage, on remarque de larges plaques comme une maladie de la peau. Elle l'a enduit d'une crème blanchâtre qui lui donne un teint blafard. Elle sait qu'on ne voit que ça. Elle le lit dans nos yeux.

Nous nous asseyons et commençons à boire les bières et les Fanta qu'elle nous a servis. Mais elle ne reste pas avec nous. Elle nous observe de loin, en silence.

Soudain, elle crie : "Venez voir ma famille !" et elle nous fait signe d'entrer à l'intérieur de la maison.

Dans une petite chambre, il y a un grand lit avec un garçon, de six ans peut-être, qui dort,

son corps enfoncé dans le matelas. Il fait une chaleur étouffante. Il transpire à grosses gouttes. La lumière entre à peine par les deux fenêtres étroites.

Au pied du lit, une jeune fille lave un garçon dans une grande bassine blanche. Il pleure en contorsionnant. Son nombril distendu est l'objet de la plainte d'un séjour trop bref à la maternité. La jeune fille est belle. Elle fait des gestes très lents pour calmer le petit enfant. Nelly déclare : "C'est ma fille. Je suis grand-mère !" Elle s'approche du garçon qui dort et murmure : "Lui, c'est mon chéri, c'est Dieu qui nous l'a donné." Elle prend brusquement le bras et le remue avec force. L'enfant ouvre les yeux et proteste faiblement pendant quelques secondes. Puis il se rendort sur le dos. Nelly rit aux éclats et se dirige vers le gamin que sa fille est maintenant en train d'enduire de vaseline. Elle lui donne plusieurs tapes sur les fesses en disant : "Celui-là, je n'en veux pas. Il est né de la guerre. Que voulez-vous qu'on en fasse ?" Elle dit ça comme si elle s'était prêtée à le frapper. Sa fille prononce une phrase sans lever la tête. Nelly arrête son geste, prend l'enfant et lui plante un baiser sur la bouche.

Nelly nous montre son petit jardin potager dans la cour : "Regardez-moi ça, ce n'est pas grand-chose. Mais il faut quand même essayer." Il y a des serpents là-dedans. Ça ne fait rien, pour moi, Nelly, je n'ai pas peur des serpents. Elle les attrape d'une main et je les tiens comme pour les étrangler !" Elle serre le poing et lève son bras droit à hauteur de visage. On a l'impression que le serpent se tortille sous nos yeux.

Elle hurle : "Souvenez-vous de Nelly. Ne m'oubliez pas. Les temps sont très, très durs." Elle se met à pleurer. Sa voix se casse.

Il y a des réductions de peine selon le type d'aveu : spontané ou après détention.

Avant de s'en aller, l'avocat conclut : "Finalement, il s'agit de gérer le chaos. Je suis optimiste, les Rwandais s'en sortiront. Il ne peut en être autrement, sinon, pourquoi serais-je ici ?"

Restée seule, je me souviens d'un article relatant une exécution. Je l'avais lu alors que je vivais encore au Kenya :

Cela prit environ cinq minutes pour exécuter les condamnés à mort attachés à des poteaux, bras et jambes liés, chacun d'eux portant une cible sur la poitrine afin de permettre aux policiers de mieux viser.

Des gens à pied et à bicyclette avaient amené leurs enfants sur le lieu de l'exécution dans le stade de Nyamata, non loin de l'église qui fut l'un des grands sites de génocide.

Les visages des détenus étaient cachés par des cagoules noires. Les policiers, quant à eux, ne pouvaient pas être identifiés grâce aux visières qu'ils portaient.

A 11 h 02, ce matin du 24 avril 1998, le peloton d'exécution ouvrit le feu et continua à tirer pendant quatre à cinq minutes. La foule applaudit mais l'atmosphère était lourde.

Certains corps bougeaient encore quand un docteur en tenue blanche vint vérifier leur pouls. Un policier armé d'un pistolet acheva les condamnés. Puis les soldats détachèrent les corps, les emballèrent dans des couvertures grises et les emportèrent.

Dans différentes communes, le même jour, dix-sept autres condamnés avaient été exécutés.

Cela fait longtemps déjà qu'il vit en Afrique. Il dit qu'il avait vingt-deux ans quand il a quitté la Normandie. Il dit que c'est en Afrique qu'il est né. Véritablement né. Avant, il n'existait pas. Il ne ressentait rien. Il ajoute : "La civilisation occidentale ne m'intéresse pas. Elle étouffe sous son confort. Elle est aseptisée, frigorifiée, repue. Et pourtant, elle veut standardiser les peuples. C'est la rencontre avec l'Afrique, cet autre monde, qui m'a bouleversé, qui m'a mis au monde. C'est le devoir de différence qu'il nous faut comprendre. Le devoir de différence."

Il se tait. Il a l'air ennuyé. On dirait qu'il se reproche déjà d'être sorti de ses pensées. Mais il reprend sur le même ton comme s'il se parlait à lui-même : "Je le sais, j'en suis témoin : la France a tout gâché. Elle n'a pas tenu ses promesses. Elle a trahi ce peuple."

Il dit qu'il a essayé de dire, de mettre en garde contre les dérapages, mais on ne l'a pas écouté. Personne n'a voulu l'entendre.

C'est un homme qui vit sur ses rêves, sur le passé de cette première rencontre – de cette révélation, cet amour impossible pour une terre qui aujourd'hui le rejette. Il se sent ballotté, écartelé par des forces contraires ne lui permettant pas d'être un homme, tout simplement.

Il ne peut plus se libérer de son pessimisme, du désespoir prenant racine dans son cœur.

Il a l'air perdu, déboussolé comme un piètre matelot sur un bateau fou. Il a le mal de mer, et ça s'entend dans sa voix sans conviction et ça se voit sur son visage qui porte des marques trop profondes, trop tôt. Cela se voit même dans la

III

arbre

Nous, les arbres. Nos racines plongent jusqu'au cœur de la terre dont nous sentons battre le pouls. Nous respirons son haleine. Goûtons sa chair. Nous naissons et mourons au même endroit sans jamais nous éloigner de notre territoire. À la fois prisonniers et vainqueurs du temps, figés et élancés. Nous nous adaptons à la pluie et au beau temps, aux orages et aux vents d'harmattan. Nos cimes épousent les rêves cotonneux du ciel. Nous sommes le lien qui unit les hommes au passé, au présent et au futur incertain.

Nous sommes ceux qui soufflent l'haleine fraîche du matin. Notre sève est force vitale. Notre âme centenaire. Nous voyons tout. Nous sentons tout. Notre mémoire est indivisible. Notre conscience au-delà du temps et de l'espace. Nous avons connu les plus belles et les plus tristes histoires, et nous serons témoins

d'autres cycles de vie. C'est ainsi que se joue le passage des jours.

Nous étions ici pour durer. Nous étions ici pour étendre notre ombre au-dessus des contrées les plus reculées. Nous étions ici pour murmurer dans notre feuillage les secrets des quatre coins du monde. Mais les êtres humains ont détruit nos espoirs. Partout où ils se trouvent, ils s'attaquent à la forêt. Nos troncs s'écrasent dans un bruit de tonnerre. Nos racines dénudées pleurent la fin de nos rêves. On ne décime pas la forêt sans faire couler du sang. Les hommes d'aujourd'hui se croient tout permis. Ils se pensent les maîtres, les architectes de la nature. Ils s'estiment seuls habitants légitimes de la planète alors que des millions d'autres espèces la peuplent depuis des millénaires. Aveugles aux souffrances qu'ils infligent, ils sont muets devant leur propre indifférence. Impossible d'arrêter leur voracité. Ils dévorent encore davantage même quand ils ont déjà tout. Et, lorsqu'ils sont repus, ils se tournent vers d'autres envies : denrées, argent, pacotilles. Ils gaspillent. Entre eux, ils s'arrachent les ressources naturelles. Ils creusent dans le ventre de la terre. Ils plongent dans les océans. Ils iront jusqu'au bout.

Ah, s'ils savaient combien notre peine est lourde ! L'énergie s'écroule, la force se dissout. Nous, les arbres, abritons un univers à lui seul arc-en-ciel : oiseaux et insectes, lianes, fleurs, mousse et lichen viennent se réfugier dans nos bras, le long de notre écorce douce ou rêche. D'autres créatures se reposent dans nos sommets, y chassent ou y mangent. Bourgeons, fruits ou feuilles tendres. Notre respiration se répand dans l'air assoiffé d'oxygène.

Je suis Baobab, arbre premier, arbre éternel, arbre symbole. Ma cime touche le ciel et offre une ombre rafraîchissante au monde. Je cherche la lumière douce, porteuse de vie. Afin qu'elle éclaire l'humanité, illumine la pénombre et apaise l'angoisse.

Hélas, trop d'entre nous sont partis pour laisser place à des arbustes qui peinent à s'affirmer. Les plantes et les fleurs aussi perdent leurs plus beaux atours. Les animaux ne trouvent plus de refuge. Les hommes brûlent nos branches, saignent nos troncs. Pour atteindre et exploiter une zone où s'élèvent des arbres d'une grande sagesse, ils coupent sans pitié. Ils ne voient en nous qu'une valeur d'échange. Regardez comme nos sols s'effritent et perdent de leur substance ! L'humus riche et parfumé

paroles du cœur. Ils lui demandaient un dernier conseil. Ils le touchaient, réarrangeaient ses habits d'apparat afin qu'il soit toujours beau. Célébraient son passage sur terre. La mort faisait partie de leur quotidien, ils la tutoyaient. Elle leur était familière.

Quand la vie battait son plein, j'étais leur confident. Celui à qui ils parlaient de leurs joies et de leurs peines. De la difficulté de vivre. Ils déposaient des offrandes à mes pieds et se réunissaient sous mon feuillage touffu. J'étais l'Arbre à palabres. Discussions longues et complexes respectant les préséances. Quelqu'un demandait la parole, se levait et exprimait son opinion. Il se rasseyait. Un autre se levait et continuait le fil de la pensée. Ainsi, les décisions importantes étaient prises en commun. Si un conflit se préparait, les médiations se passaient autour de moi. Les conciliabules des chefs aussi. De longues délibérations ne pouvaient aboutir loin de ma fraîcheur. J'encourageais l'apaisement. Les villageois se donnaient le temps d'écouter, de désamorcer les querelles qui menaçaient de les diviser. Bien souvent, après avoir évalué les problèmes, ils écartaient la punition et cherchaient à reconstruire les liens rompus brusquement. La vie se décidait dans

le cocon de m
sances, funéra
récoltes, sèche
ou admirable
jeune fille, pro
contre la sorce
lages voisins. T
affection.

Il y avait un
vent me deman
gris-gris puissan
taient, autour d
la poitrine, aux
bébés en étaient
sort. Les jeunes
trouver l'amour
s'en procuraient
de la forêt.

Derrière ce q
monde parallèle
forces vitales s
affirmait le sorc
dompter pour e

Néanmoins, il
destructif de la
l'exigeaient. La
imprévisible.

le cocon de mon étreinte. Mariages, naissances, funérailles, bonnes ou mauvaises récoltes, sécheresse, attitude répréhensible ou admirable d'un jeune homme ou d'une jeune fille, protection des dieux, protection contre la sorcellerie et alliances avec les villages voisins. Tout tournait autour de mon affection.

Il y avait un grand sorcier. Il venait souvent me demander conseil avant de créer ses gris-gris puissants. Tous les villageois les portaient, autour du cou, autour de la taille ou à la poitrine, aux poignets ou aux chevilles. Les bébés en étaient parés pour éloigner le mauvais sort. Les jeunes filles les recherchaient pour trouver l'amour et la fécondité. Les chasseurs s'en procuraient pour se protéger des dangers de la forêt.

Derrière ce qui est visible se dissimule un monde parallèle et souterrain dans lequel les forces vitales sont des énergies éparpillées, affirmait le sorcier. Il était celui qui savait les dompter pour en faire bénéficier le village.

Néanmoins, il pouvait aussi invoquer le côté destructif de la nature quand les circonstances l'exigeaient. La vie devenait tourmentée et imprévisible.

XIV

*La voix glaciale d'Ebola claque
dans le matin naissant.*

D'accord, c'est très beau, c'est très bien. Mais ce n'est pas de moi que les hommes devraient avoir le plus peur. Ils devraient avoir peur d'eux-mêmes !

Je suis un virus millénaire. J'appartiens à la grande famille des *Filoviridae*. On ne me connaît que depuis une quarantaine d'années, pourtant j'étais là depuis longtemps, dans cette forêt extraordinaire appelée « primaire » et où tout est resté en l'état comme dans un temps immuable.

J'ai cinq frères :

Ebola Zaïre, le plus virulent d'entre nous,

Ebola Soudan, qui le suit de très près,

Ebola Côte d'Ivoire, très discret, connu seulement des hommes en 1994 à partir d'un seul malade qui ne mourut d'ailleurs pas,

Ebola Bundibugyo qui habite, lui, en Ouganda,

Et, enfin, Ebola Reston qui s'est installé en Asie, où il n'a pas encore fait ses preuves.

Je n'aime pas voyager. Je préfère rester au fin fond de la jungle intouchée, là où je suis le plus heureux. Sauf quand on vient me déranger. Sauf quand on vient déranger mon hôte. Car lorsque je sors brusquement de mon sommeil, je vais d'un animal à l'autre. Je choisis souvent les grands singes, gorilles ou chimpanzés, mais aussi les antilopes dont les hommes sont friands. Les animaux de la forêt se connaissent tous. Ils se rassemblent dans les mêmes endroits. Autour des points d'eau, sous les arbres fruitiers que les chauves-souris habitent. La suite est connue. Un homme profane la nature, tire et tue une bête. Il dépèce la carcasse. Le sang sur les mains. Le sang frais sur les mains. Le sang rouge sur les mains. Il dépose l'animal sur ses épaules et le ramène au village. Il ne sait pas que je suis déjà entré dans son corps. Que je serai à présent dans sa famille. Dans son clan. J'avance à bas bruit, lentement tout d'abord, jusqu'à l'apothéose, le feu, les flammes.

Ce n'est pas moi qui ai changé. Ce sont les hommes qui ont changé de direction. La vie

*pas
moi
qui ai
changé*

qu'ils mêmes
ancêtres. Ils
et prédateur

J'ignore
régé par all
exister. Je s
organisme c
de comprou
vivant et je
besoin de m
amas de ch
quelconque
créature hu
vais. Un tel
comme une
araignée qu

Ce que les
que je n'ai
meurent tro
mes objecti
pourquoi pa
cher. Ce son

Nous, les
planète. No
l'air. Nous s
ventons, ac
nos multipli
à nous cern

et qu'ils continuent à s'infliger depuis qu'ils existent.

Leur nature est plus destructrice que la mienne. Pourtant, ils refusent en toute connaissance de cause de le reconnaître. Ils préfèrent se bercer d'illusions, se croire au-dessus des autres créatures de la terre. Dominateurs, tyrans de la planète, leur pouvoir est absolu. L'arrogance leur a fait oublier toute limite. Pis, ils s'entre-tuent sans pitié, inventant chaque jour des façons un peu plus cruelles de faire souffrir et de tuer. De nouvelles raisons de faire la guerre.

Tu sais quelle est ma chanson préférée, Baobab ? C'est « Ancien combattant » de Zao. Elle illustre, mieux que tout discours, le grotesque des hommes et leur incurable maladie de destruction. Le musicien fait dans l'absurde, il a tout compris. Je peux te réciter les paroles de mémoire :

Marquer le pas, un, deux

Ancien combattant

Mundasukiri

Marquer le pas, un, deux

Ancien combattant

Mundasukiri

La guerre mondiaux

Ce n'est pas propre, ce n'est pas beau

La guerre mondiaux

de-souris

XV

*La voix de Chauve-Souris vient s'opposer
à celle d'Ebola.*

Je ne suis liée à Ebola par aucune obligation, si ce n'est celle de préserver le bien-être de la nature. Tout d'abord, il faut donc rétablir la vérité : je ne suis pas responsable de cette tragédie. C'est malgré moi que tout cela est arrivé. Je ne veux de mal à personne.

Chauve-souris, mi-mammifère, mi-oiseau, crocs et gueule de renard, ailes translucides, je ne regrette qu'une chose : avoir laissé Ebola s'échapper de mon ventre. Il dormait en moi avant que les hommes ne viennent gâcher la splendeur de la forêt. Je lui avais donné la chaleur de mon sang. Je lui avais donné la multitude de mon espèce. Nous sommes des créatures timides mais accueillantes, mangeuses de fruits mûrs ou d'insectes, pacifistes et dormeuses la tête

qu'ils mènent aujourd'hui n'est plus celle des ancêtres. Ils sont devenus plus exigeants, avides et prédateurs. Leurs envies n'ont pas de limite.

J'ignore tout de leurs croyances. Je ne suis régi par aucune loi. Je ne suis là que pour exister. Je suis moi, un point c'est tout. Un organisme qui a besoin de se reproduire. Pas de compromis. Pas de négociation. Je suis vivant et je ferai tout pour le rester. J'ai juste besoin de me nourrir et de me défendre. Un amas de chair me convient. Un réceptacle quelconque, que ce soit un animal ou une créature humaine. Je ne suis ni bon ni mauvais. Un tel jugement n'a aucun sens. Je suis comme une plante qui pousse, comme une araignée qui dévore.

Ce que les hommes n'ont pas compris, c'est que je n'ai pas de préférence pour eux. Ils meurent trop vite, trop mal. Ils ne servent pas mes objectifs. S'ils passent dans mon sillage, pourquoi pas, autrement, je n'irai pas les chercher. Ce sont eux qui viennent à moi.

Nous, les virus, avons réussi à conquérir la planète. Nous sommes dans les océans, dans l'air. Nous sommes partout. Nous nous réinventons, accélérons nos mutations, opérons nos multiplications. Les hommes n'arrivent pas à nous cerner. Les antibiotiques, leur grande